



L' UNIVER SITE FORAINE

Saint-Jacques de la Lande / Novembre 2012

— NOTRE ATELIER COMMUN

Notre Atelier Commun a été créé en 1999 par Patrick BOUCHAIN, constructeur et scénographe, pour répondre à une commande de la Mission mécénat et Action culturelle de la Caisse des Dépôts et Consignations : “la forêt des délaissés”. Depuis sa création, Notre Atelier Commun mène des projets liés au paysage, à l’architecture et à la ville qui questionnent la dimension sociale, culturelle et environnementale de l’acte de construire. Autour d’une équipe d’architectes, d’élus, d’artistes, d’usagers, etc, l’atelier s’est fixé pour mission la recherche, la transmission et l’accompagnement de projets.

L'
UNIVER
SITE
FORAINE

L'Université Foraine est un projet porté par Notre Atelier Commun

L'UNIVERSITÉ FORAINE

/ 1

À L'APPROCHE

C'est ici-même, auprès des hommes, que nous venons saisir les possibilités qu'offre le présent. Un quai de gare, un parvis d'église, un chemin d'école, une aire de jeux, une entrée de cité-dortoir, une place du marché, le hall d'accueil d'une maternité, une salle des associations, un réfectoire de maison de retraite, un banc public faisant face au lointain. Tout aspire à bien davantage de beauté, de confort, de sens. Tout aspire à trouver le chemin d'une transformation heureuse. Rien ne saurait justifier la résignation à l'endroit de ces repères qui font le quotidien de tous. Aucune fatalité ne les condamne à la banale médiocrité. Aucune force insurmontable ne les cloue au sommeil qui aujourd'hui les enveloppe et nous accable.

Des personnes alentours, solitudes éparées, désirent ou désireront bientôt que ces lieux familiers prennent visage nouveau. Nous venons les rassembler, les mobiliser en assemblée désireuse. Des personnes alentours, tout à leurs histoires respectives, s'avèrent riches de savoirs et savoir-faire cruciaux pour rompre les habitudes, et donner bien des formes aux désirs collectifs réveillés. Nous venons les rassembler, les mobiliser en assemblée oeuvrante.

« C'est ici-même, dans le chantier ouvert à ces assemblées réunies pour penser et faire ensemble, que nous venons rendre possible ce qui faillit n'être plus considéré comme nécessaire. Nous sommes des étrangers, attachés aux lieux et aux hommes que nous ne connaissons pas encore. »

Le temps de leur rencontre, nous venons prendre soin de leur monde, qui est aussi le nôtre. C'est un apprentissage que nous venons nous offrir, à nous forains épris d'aventures constructives, professionnels des villes et des champs, indéfiniment formés et réformés à l'épreuve de ce qui devient. C'est un apprentissage que nous venons dispenser : aux étudiants, chercheurs, travailleurs, retraités que nous mobilisons l'espace d'un chantier, auxquels nous offrons l'expérience d'une action de transformation, en compagnie desquels nous mettons à l'oeuvre et épreuve nos sciences pratiques, nos arts politiques, nos rêves et nos gestes d'inlassables constructeurs.

Nous sommes de futurs amis, conduits à quitter les lieux et les hommes que nous serons venus rencontrer. Le temps écoulé, les situations créées puis construites, nous aurons déposé derrière nous les sédiments - paysages, formes, constructions - de nos expérimentations communes. C'est un bien public que, d'escale en escale, nous cultivons : les singulières réalisations de chantiers ravivés. C'est un trésor public que, de fil en aiguille, nous constituons : la mémoire consignée de nos apprentissages, les acquis du chemin portant les promesses de nouvelles expérimentations à venir.

L'UNIVERSITÉ FORAINE DE LA FERME DU HAUT-BOIS

Jean-Pierre Thibaudat

Au premier abord, rien de plus étranger que le mariage du mot « université », cette usine pérenne du savoir et de la transmission, avec le qualificatif de « foraine », mot venu de la foire qui sous-entend l'éphémère, le nomade. Mais rien de tel pour le dialogue et la rêverie que le mariage des contraires, la complicité des contradictions, le rapprochement de deux langages, la rencontre entre un parapluie et une machine à coudre, l'amitié entre la carpe et le lapin. Et, présentement, la complicité entre un architecte, Patrick Bouchain, et un saltimbanque, Igor, à l'origine de cette université foraine d'autant que l'architecte s'avère être aussi un saltimbanque et le forain un bâtisseur de baraques.

Dans un monde de plus en plus disloqué, grevé de temps partiels, de courses à l'insertion, englué d'assistantats, un monde où des millions de chômeurs se croient chacun seul au monde, l'université foraine, cette ONG (Organisation non gouvernementale) de l'hospitalité, sera le lieu d'un autre rythme, un pas de côté, loin de l'urgence et de l'apathie. Une boutique ouverte à tous où il n'y a rien à vendre mais tout à donner et recevoir, à discuter et transformer.

L'université foraine est un chantier de paroles et de disputes. D'écoute et de partage. Une auberge du divers. Une cave de la pensée incertaine, un grenier de techniques insoupçonnées, une cuisine de trucs, bidules et machin-choses. Explique-moi ton truc, là, j'y comprends rien mais ça m'intéresse. T'as cinq minutes ? J'ai tout mon temps.

« L'université foraine ne se presse pas d'arriver à quelque chose. On vient là pour tâtonner, essayer. Faire des nœuds, des liens, nouer et dénouer à la fois. Passer du « je » au « nous » sans se nier pour autant. « Je » n'est pas « un autre » mais « des autres ». »

L'université foraine est un lieu où l'on joue à poser une question et essayer de trouver comment la résoudre voire la reformuler. Un lieu à dire tout haut ce que je pense tout bas.

L'université foraine est toujours ouverte, elle aime quand on ouvre les yeux, les oreilles, la bouche. Elle ne cherche pas à mettre tout le monde d'accord mais plutôt à instaurer une communauté des désaccordés. Elle favorise le vagabondage de l'incertitude contre l'inertie des idées toutes faites.

L'université foraine induit le mouvement. Elle fait bouger les lignes, une à une, si modestes soient-elles. Elle fait autant qu'elle défait, elle navigue à la vue des choses Elle ne contente pas d'appeler chat un chat, elle lui parle, elle lui demande comment il fait pour laper le monde, et le chat lui pose des questions sur son envie de devenir chien.

L'université foraine est un caravansérail, on y arrête le chameau de la vie le temps d'une étape, on s'y restaure en échangeant des recettes et des produits frais, on glane des nouvelles, on s'y repose, on y prend le temps de regarder le ciel, de respirer les odeurs de la nuit, on écoute, on parle, on en apprend de bien bonnes. On se fait des amis, autant de complices. Et on repart.

On ne saurait rêver meilleur port d'attache de l'université foraine que la Ferme du Haut-Bois. Quand les caravanes et les baraques du Théâtre Dromesko d'Igor sont arrivées, c'était une friche, entourée de terrains vagues. Aujourd'hui des immeubles se sont dressés alentour, ruches de vie, une école foraine construite par Patrick Bouchain faite d'unités autonomes, est accolée au site, enfin la ferme elle-même, vieille de plusieurs siècles, est en cours de réhabilitation et devrait pouvoir accueillir, entre autres, des artistes en résidences. L'hospitalité règnera sur la Ferme du Haut-Bois. L'université foraine devrait s'y inscrire tout naturellement. Et y ouvrir ses chantiers.

Ni cours, ni conférences, ni débat, des chantiers. Ouvertement hybrides, mêlant savoir-faire, savoir défaire et savoir ne pas dire, alliant la main du maçon à celle du poète, la pensée sauvage à un jardin d'herbes folles, le diplômé au sans-papiers, les chantiers seront des gestes, des actes. Autant de modestes transformations du monde. A la ferme du Haut-Bois pour commencer.

Et puis ailleurs. Car toute université foraine se doit aussi d'être buissonnière.

NOUS AUTRES QUI FAISONS

/ 2

L'UNIVERSITÉ FORAINE

Nous venons d'horizons multiples. Architectes, expérimentateurs d'autres manières de concevoir, construire et transmettre.

Patrick Bouchain, Loïc Julienne et Sébastien Eymard collaborent au sein de l'atelier Construire. Urbaniste et artiste, Pierre Bernard développe des programmes de recherches et d'expérimentations au sein du PUCA (Plan Construction Urbanisme Architecture) du Ministère de l'écologie, du développement durable, des transports et du logement. Cofondateur du Cirque Aligre et du Théâtre équestre Zingaro, Igor Dromesko codirige avec sa femme Lily la compagnie Théâtre Dromesko, équipée itinérante dans le sillage de la Volière Dromesko. Botaniste et artiste, Liliana Motta développe un certain art du paysage, dans les fissures de la ville comme en rase campagne, et enseigne à l'École nationale supérieure de paysage de Versailles. Architecte, Anne Debarre enseigne à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais, et conduit des projets de recherches au sein du Laboratoire Architecture, Culture, Société XIXe-XXe siècles (UMR/CNRS). Politologue et concepteur en design, Sébastien Thiéry enseigne à l'École des Arts Politiques (Sciences Po Paris) ainsi qu'à l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris (EnsadLab). Nous créons notre port d'attache à la Ferme du Haut-Bois, antre du Théâtre Dromesko située à Saint-Jacques-de-la-Lande, dans la communauté d'agglomération de Rennes métropole. C'est là notre adresse et notre base de repli, notre lieu de résidence et d'expositions, notre centre de ressources et de méditation, notre bibliothèque et notre salle à manger.

« L'Université Foraine est une université où sont mis sur le même plan les savoirs abstraits, académiques, et les savoirs concrets, les savoir-faire. Une université où un développement théorique magistral a autant de valeur qu'un bœuf à la ficelle cuisiné amoureuxment. Une université-auberge espagnole. »

Nous prenons la route à partir de l'automne 2012. Nous nous rendons ici ou là, pour un jour, une semaine, un mois ou un an. En fonction des projets que nous faisons émerger puis développons, de leur durée comme de leur singularité, nous convions des membres du Conseil artistique, poétique et scientifique de l'Université Foraine : intellectuels et apparentés, professeurs associés, artistes concernés, praticiens en tout genre.

En fonction des territoires arpentés, observés, expérimentés, et enfin transformés, nous convions pour contributions orales, écrites, manuelles, ou théâtrales des intervenants exceptionnels : témoins, sachants, curieux, bricoleurs, inventeurs, habitants dans les environs.

En fonction des problématiques soulevées, des grandes idées cuisinées comme des petits problèmes techniques rencontrés, nous mobilisons des étudiants et chercheurs des proches ou lointains environs qui, sous la forme de stages, workshops, exercices, enquêtes, projets de recherche, travaux de thèse, contribuent aux besoins de la cause.

CONSTRUIRE AUTREMENT

Patrick Bouchain

Je crois au provisoire, à la mobilité des choses, à l'échange. Et je travaille à créer, en architecture, une situation dans laquelle la construction pourra se réaliser d'une autre façon et produire de l'inattendu, donc de l'enchantement.

Construire autrement reprend les idées que j'ai expérimentées avec bonheur puis retenues, d'un chantier à l'autre, pour atteindre ce but : s'inscrire dans le contexte, connaître la règle, ne pas agir mais transformer, faire le moins possible pour donner le plus possible, entraîner tout le monde, interpréter, donner du temps, transmettre, ne jamais faire pareil...

L'architecture n'est pas qu'affaire de spécialistes ou de techniciens.

Ici, ce sont des artistes, des architectes des paysagistes, des chercheurs, des philosophes, des cinéastes. Avec lesquels j'ai travaillé ou qui m'ont influencé, qui viennent interroger nos habitudes et porter un regard différent sur l'architecture.

De même que l'architecture est l'affaire de tous, puisque nous en sommes tous les usagers, je crois qu'elle est partout, dans une bordure de trottoir, la qualité d'une acoustique, le rapport entre une construction et le paysage... dans ces lieux «impensés» aussi que sont les friches industrielles ou les territoires délaissés par l'aménagement mais occupés par les hommes, et dont l'existence nous permet de reconsidérer notre façon d'habiter, de partager ou de vivre ensemble.

« Nous vivons ensemble, nous produisons ensemble, et cette production collective permet de révéler les individualités. C'est comme l'amour, qui n'est pas individuel mais révèle l'individu. »

C'est en s'attachant au «petit », au «micro », à l'individu, que l'on peut comprendre et agir sur l'ensemble, le «macro », la collectivité.

« C'est comme faire et faire faire : au lieu de donner à quelqu'un l'ordre de faire, on peut montrer comment les choses se font, puis laisser faire. Le « laisser faire » invite à ce qu'il se passe quelque chose d'autre que ce qui était attendu. C'est dans cet échange incessant que la liberté s'épanouit. »

Architecte invité du pavillon de la France à la Biennale de Venise en 2006, je souhaite montrer tout cela en occupant le terrain, comme sur tous mes chantiers, c'est-à-dire en habitant le pavillon avec mes amis pour y accueillir comme chez nous, dans la joie et la convivialité, tous ceux qui nous rendraient visite.

« Métacité / Métavilla » - notre dispositif vénitien- s'efforce de mettre en œuvre ce mouvement collectif. Il est à l'exposition d'architecture ce que le passage à l'acte est à l'idée, l'occasion d'éprouver une conception architecturale, mais surtout de mesurer un idéal de vie, non pas en tant qu'hypothèse utopique, mais bien comme un geste à accomplir. L'occupation atypique et l'ouverture au public de ce pavillon national est un acte d'architecture. Probablement le seul qu'il soit possible d'entreprendre en ces temps de crispation sécuritaire et de guerre sous-jacente.

Recevoir l'étranger, l'irréductiblement autre, est plus que jamais à l'ordre du jour. Fort heureusement, la cité joyeuse qui se déploie dans le pavillon existe, ici et ailleurs. En introduisant un autre temps, celui de l'accueil, de l'hospitalité, du respect, de la rencontre et de la transmission, en nous donnant une grande part de liberté, notre présence se traduit en une succession d'expériences qui montrent la diversité des possibles.

POURQUOI L'UNIVERSITÉ FORAINE ? / 3

FAIRE CAMPAGNE

L'Université Foraine naît de la volonté de créer les conditions d'une rénovation urbaine d'initiative populaire, de conception démocratique et de production joyeuse. Elle naît de la volonté de rénover la démocratie par le faire, en nous mettant obstinément au travail d'agir à échelle humaine sur l'espace commun. Elle naît de la volonté de rénover la démocratie par la fête, en nous mettant ardemment au travail de trouver des réponses à la banale souffrance urbaine, au malaise quotidien de vivre ici, à la détresse continue et contenue de ne pouvoir imaginer une autre manière d'habiter là. Ici et maintenant, nous voulons mobiliser des personnes partageant un espace et un temps pour les transformer. Ici et maintenant, nous voulons saisir des problématiques urbaines d'intérêt général et les arracher au désintérêt généralisé dont elles semblent prisonnières. Ici et maintenant, nous voulons nous donner les moyens d'expérimenter par les actes, en contredisant les habitudes, en contrariant les rigidités réglementaires, en contrevenant à la sèche rationalité de bon aloi. Tout contre la ville, nous voulons la contrefaire avec et pour ceux qui l'habitent. Médiatrice entre corps et décors urbains, stimulatrice de projets et facilitatrice de leur réalisation, l'Université Foraine se veut ainsi laboratoire d'architecture située tout autant que laboratoire de démocratie appliquée. Ce faisant, elle veut rendre à la cité sa qualité de chantier infini.

« L'Université, comme «univerciteit», fut une «communauté, assemblée» de la cité. Il nous faut reconstituer une communauté élargie autour de questions de «bien commun» pour faire la cité. Une université pour expérimenter un «savoir-être ensemble» qui réinvente «savoirs» et «savoir-faire» pour la cité. Unis-vers-Cité. »

L'Université Foraine naît en outre de la volonté de créer les conditions d'une action pédagogique engagée et engageante, appliquée aussitôt formulée grâce à la réduction drastique de la distance séparant le savoir du faire. Elle naît de la volonté de faire sortir les étudiants de leurs écoles, les chercheurs de leurs laboratoires, les professeurs de leurs abris, le temps d'une conférence cruciale, d'une expérience in vivo, d'un stage en entreprise citoyenne, d'un dépaysement à deux pas. Elle naît du constat qu'autour de chaque situation d'action potentielle résident et travaillent d'innombrables personnes aux savoirs précieux et savoir-faire inouïs.

Ici et maintenant, nous voulons offrir les conditions d'une école du faire pour, autant que possible, faire école. Dans l'interaction avec les situations, chacun peut apprendre dans les deux sens, outiller et s'outiller. Situés dans la ville, des écoles d'apprentis, des lycées techniques, des universités historiques, des conservatoires artistiques, des laboratoires d'excellence, des cercles d'initiés, s'avèrent nécessairement riches de compétences et de fantaisie, regorgent certainement d'outils et d'énergies vitales à la ville alentour. Corps étranger, l'Université Foraine se veut la médiatrice entre les écoles et leur territoire. Ainsi veut-elle ouvrir le chemin conduisant les élèves de spécialités diverses jusque sur leur propre terrain de vie, devenant ainsi leur terrain de jeu. L'espace d'un chantier, elle offre alors à la communauté étudiante la possibilité d'une expérience de terrain, de corps à corps, d'attachement à son propre monde. L'espace d'un chantier, elle rend aux écoles leur qualité de lieux de ressources, irriguant la ville, de lieux de secousses, irritant la ville. L'espace d'un chantier, l'Université Foraine fait campus.

POUR UNE UNIVERSITÉ FORAINE

Sébastien Thiéry

Faire l'école buissonnière nous est aujourd'hui indispensable. Il en va du parfum de l'expérience pédagogique, du goût pour l'aventure humaine qu'elle ne doit cesser d'exalter. Il en va de sa vitalité, du dépaysement auquel elle doit inviter à contre-emploi de ce que produisent les savoirs inhabités – «efficaces» dit-on – qui s'érigent à distance de ce qui s'éprouve, et nous éloignent chaque jour davantage du monde et de nous-mêmes. Il en va de son horizon politique, à savoir en apprendre sur soi et sur les autres dans une expérience solidaire de transmission qui, seule, devrait pouvoir porter le nom d'hospitalité.

Faire lieu commun, en prenant le maquis, telle est l'ambition qui préside à la création de l'Université Foraine.

« Il en va de son horizon politique, à savoir en apprendre sur soi et sur les autres dans une expérience solidaire de transmission qui, seule, devrait pouvoir porter le nom d'hospitalité. Faire lieu commun, en prenant le maquis, telle est l'ambition qui préside à la création de l'Université Foraine. »

Le chantier compris comme espace-temps où se réalise la transformation d'un lieu de vie s'avère un laboratoire, s'il en est, des possibles. Du devenir en actes pourrait en être la devise le couronnant. Il est un creuset humain de savoirs et de savoir-faire dessinant le champ d'indisciplines de l'Université Foraine. Il est un espace culturel où la main rencontre la rêverie, où les sciences dites fondamentales s'altèrent en arts appliqués. Il est le territoire profane où, pris dans la matière, du sensible a lieu. Ici se manifeste un tiers savoir émancipé de la force des choses comme de l'enfer des représentations scientifiques. Ici s'incarnent des connaissances qui, souvent non repérées dans le champ des savoirs légitimes, doivent être

valorisées et transmises par delà les frontières corporatistes et générationnelles. Le chantier, conduit à la main par des hommes au travail, est le seul enseignement magistral qui vaille au sein d'une Université Foraine appliquée à constituer le savoir transformer comme trésor public. Elle est une herbe folle consacrant les savoirs endémiques qui, davantage que bien d'autres, permettront de garder vive une pensée politique du devenir.

« Occuper le temps, cultiver l'à venir »

En s'infiltrant dans l'espace urbain en transformation, l'Université Foraine veut y créer les conditions d'une expérience publique de transmission. Durant le temps d'un chantier, tissée à celui-ci, l'Université Foraine augmente le territoire d'une programmation de rencontres, débats, performances, concerts, expositions.

Y contribue une équipe locale de l'Université Foraine constituée pour le temps du chantier. Y contribuent des chercheurs et enseignants des écoles et universités voisines « en déplacement » jusque là. Y contribuent des experts du quotidien travaillant sur le chantier ou dans la ville alentour, mais aussi des habitants retraités, des sachants relégués, des citoyens dont le temps libre doit contribuer à la construction de la liberté de tous. Parasitant la ville par son négatif, ouvrant son espace aveugle communément «interdit au public», l'Université Foraine veut créer de nouvelles manières d'occuper ce précieux temps du chantier où l'imagination bouleverse la réalité.

Valorisant l'élan qui ici-même a lieu, l'Université Foraine veut, de proche en proche, faire se propager l'allant, matière première de toute construction politique commune.

L'UNIVERSITÉ FORAINE POUR QUI ? / 4

POUR LES CLASSES OUVRIÈRES

L'Université Foraine s'installe sur un territoire afin d'y faire émerger une question enfouie, un problème collectif singulier, une source bientôt vive de projet. Se portant dans la ville auprès des Res publicae, des problèmes d'intérêt général, elle doit alors rassembler in situ, autour d'elle et du chantier qu'elle met en place, une communauté d'intérêts : des voisins, des passants, des élus, des représentants des services techniques, des touristes et des curieux. Ainsi constitue-t-elle un «public», en un sens qui diffère radicalement de celui du nom commun majuscule désignant un personnage abstrait introuvable. Ce public minuscule, constitué autour d'une affaire publique qui le concerne, l'intéresse, le touche, l'intrigue, s'avère le corps démocratique placé aux commandes de l'action conduite par l'Université Foraine. En créant l'espace public d'une question, et par là même la situation de projet, L'Université Foraine se fait l'entremetteuse de nouvelles solidarités locales, la stimulatrice d'une assemblée de désirs.

« L'Université Foraine traite de l'urbanité selon le double sens de son acception : « Politesse que donne l'usage du monde», et «qui traite de l'Urbain».

L'Université Foraine s'installe sur un territoire afin d'y faire se constituer des publics autour de problèmes d'intérêt général. Par la publication d'appels à contributions, l'invitation faite au voisinage de trouver sur le chantier l'hospitalité, ou la sollicitation de «forces vives» rencontrées dans les écoles d'ici ou d'ailleurs, l'Université Foraine accueille la multitude pour les seuls besoins du projet. A l'oeuvre se retrouvent tous ceux qui désirent s'engager, faire entendre leurs voix parfois discordantes, faire porter leurs gestes parfois débordants. Au travail de transformer ce qui ne peut pas ne pas l'être se retrouvent élus, techniciens du territoire, penseurs du lointain, représentants d'associations, experts en tous genres, artistes appliqués, bricoleurs inspirés, simples curieux, étudiants et chercheurs trouvant au coeur de la problématique publique leur propre sujet d'étude. Ici même, dans le chantier nécessitant enquêtes, études, analyses, conférences, débats, simulations, prototypes, constructions, chacun se forme un temps à l'action conduite par la communauté oeuvrante. Ceux «par qui» se mêlent à ceux «pour qui», et l'Université Foraine contribue à ce que l'on oeuvre et apprenne, à ce que l'on oeuvre en apprenant, apprenne en oeuvrant. Scientifiques ou populaires, plus ou moins spécialisés, éprouvés ou frémissants, tous les savoirs trouvent une place dans l'édifice. Projet d'expérimentation démocratique tout autant que pédagogique, école des arts politiques tout autant qu'école des sciences pratiques, l'Université Foraine propose autant d'expériences que de problèmes qu'elle est amenée à rencontrer. S'en nourrissent ceux qui, aux premières loges parce qu'habitant là, peuvent ainsi fourbir leurs armes d'acteurs de la cité, de démocrates praticiens, de faiseurs d'hospitalités.

LE LABORATOIRE DU DEHORS

Liliana Motta

La ville, la société, produisent des «bons à rien». Elle les juge selon des critères convenus et les rejette sur les bords parce qu'ils ne correspondent pas à un mode de vie conventionnel.

Pourtant ces êtres vivants singuliers, qu'ils soient végétaux, animaux ou humains, ils nous aident à nous interroger, à construire une pensée sans préjugés et faire de notre dehors un lieu de questionnements et d'échanges.

Ce que l'on aperçoit d'abord dans la ville, de manière isolée, ce sont les gens, puis les maisons, les plantes, la nature. Cette perception n'a de sens qu'à travers un système de relations qui lient les individus les uns aux autres ainsi qu'à leur environnement.

On peut alors comprendre la ville comme un écosystème. L'écosystème urbain a une identité unique : ce sont les hommes qui l'habitent, avec leurs connaissances, leur travail, leurs expressions culturelles et sociales. C'est la dimension humaine qui donne à la ville toute sa richesse et sa singularité. Mais l'homme n'est pas seul, d'autres êtres vivants l'accompagnent, des espèces végétales que l'homme a plantées ou non, d'autres espèces animales, domestiquées ou non. La nature en ville est étroitement liée à l'humanité et à son histoire. Cette nature en ville représente l'homme, elle est là à cause de lui.

« Les rencontres ne se font pas seulement avec les gens mais aussi avec les arbres et les plantes . Ces rencontres exceptionnelles sont le résultat d'un travail personnel, réservé et intime. Je n'arrive pas à trouver ma place ou plutôt à trouver une place qui serait déjà là pour m'accueillir. Sortons dehors pour mieux nous voir. »

Cet entourage végétal proche nous laisse souvent indifférent . Pourtant ces plantes participent à la mémoire des lieux et à travers l'explication de leur présence, c'est notre histoire qui nous est racontée. Si, malgré les efforts des services d'entretien, on trouve des raiforts à la Gare de Roubaix, c'est parce que des immigrants polonais, qui affectionnent tout particulièrement ce légume, sont venus travailler dans les mines il y a un siècle.

Ces êtres vivants sont les témoins de notre histoire. Le regard et l'attention portés à une plante nous apprennent sur nous-mêmes.

La nature en ville n'est pas un simple objet esthétique mais un lieu d'expérimentations culturelles et sociales. La végétation n'est pas qu'un élément urbain, un aménagement paysager anonyme, mais une nature compagne qui nous entoure, nous protège, dans laquelle nous trouverons refuge et solution à nos problèmes au quotidien. L'espace public n'est plus un espace anonyme, c'est un espace que nous partageons, un espace qui nous appartient, un espace commun. Nous avons fini par comprendre que le vivant était complexe et difficile à apprendre. En allant à la rencontre du square de notre quartier, sa part de nature peut nous paraître insignifiante. Pourtant c'est dans ce paysage ordinaire que nous devons reprendre notre questionnement sur la biodiversité. C'est dans ces lieux banalisés par le quotidien que la pensée et l'expérimentation doivent avoir lieu et se renouveler.

La nature en ville implique de nouveaux réflexes à l'égard du vivant et une conscience renouvelée de son utilité. Un effort important reste à faire pour promouvoir la co-production de jardins avec les concepteurs, gestionnaires, scientifiques et habitants et concevoir une pédagogie adaptée pour comprendre sa place parmi les autres et pour comprendre l'autre.

"Établir un laboratoire du dehors" a pour objet :

/ Favoriser les échanges entre les scientifiques de la recherche en écologie et les acteurs publics et usagers de la nature en ville.

/ Sensibiliser les publics et les professionnels du paysage à l'entretien différencié et au principe du développement durable dans l'art des jardins.

/ Apporter un regard transversal : à la fois esthétique, culturel et scientifique, sur notre patrimoine végétal, sauvage et cultivé, et sur les relations qu'il compose avec nos sociétés et notre histoire.

L'UNIVERSITÉ FORAINE COMMENT ? / 5

CAMPER LA VILLE

L'Université Foraine, se déplaçant pour s'installer sur un territoire, crée une situation d'observation, de recherche, de débat et d'action. Telle est la vertu du corps étranger, du forain voyeur, voyou, voyant : porter sur l'ici et le maintenant un regard nouveau, un regard attentif et attractif tant et si bien qu'en viennent à se déplacer les regards de tous, et que s'envisagent alors d'autres visions, puis d'autres projets enfin. Sa première aptitude relève donc d'un art du regard, de l'observation neuve dont sont porteurs en particulier ses membres permanents qui feront les premiers déplacements. Par la suite se définissent deux ou trois sujets de travail par résidence, à partir du moment où celle-ci se développe sur plusieurs mois. En deçà, l'Université Foraine peut proposer une conversation d'une soirée, un colloque de deux jours, un workshop d'une semaine, à l'instar de n'importe quelle compagnie de danse ou de théâtre.

La résidence implique en outre un savoir rencontrer les acteurs locaux, les étudiants et chercheurs susceptibles de participer à l'enquête, à l'analyse, à l'expérimentation. Il s'agit alors de programmer des rencontres, des débats, des présentations de recherche, avec ces acteurs comme avec des amis de l'Université Foraine se déplaçant jusqu'ici pour étoffer l'équipe à certains moments cruciaux de la résidence. Il s'agit en outre de programmer différents protocoles d'investigation, de lecture de la problématique, de description de la situation, jusqu'à faire émerger la question, et engager des expérimentations. Il s'agit enfin, à l'instar de toute résidence foraine, d'offrir des moments de fêtes, de rencontres jubilatoires, de spectacles et de concerts.

« J'aime l'idée d'une université fonctionnant en « laboratoires ». Peut-être parce que lorsque j'étais jeune, ma mère travaillait au « laboratoire d'anthropologie sociale » du Collège de France (avec Claude Lévi-Strauss). Il y a dans cette idée quelque chose qui se rattache au très concret, au « terrain ». Un « laboratoire » expérimente et tire du résultat de ces expérimentations des « enseignements ».

Grâce à des partenariats publics ou privés, l'Université Foraine dispose de fonds propres nécessaires à son fonctionnement courant : vie à la Ferme du Haut Bois, financement d'investigations en vue d'expérimentations à venir. Elle développe en outre des activités permanentes contribuant en partie à cette économie durable : publication d'ouvrages relatifs à chacune des expériences conduites - collection développée chez Actes Sud - comme autant d'actes de jurisprudence des sciences pratiques qu'elle développe ; production de films, de spectacles, etc. Quant à ses résidences, l'Université Foraine les finance en partie dans le cadre de l'activité développée sur site : des chantiers d'urbanisme et d'architecture la précèdent quasi systématiquement et, sur le modèle du 1% culturel, elle trouve ici des ressources de production de son activité temporaire. Les compléments nécessaires au financement de chacune de ses résidences se trouvent au cas par cas, en fonction des projets que l'Université Foraine se donne de travailler, et des partenariats qu'elle peut nouer autour de ceux-ci.





L'UNIVERSITÉ FORAINE DE LA FERME DU HAUT-BOIS

« Au premier abord, rien de plus étranger que le mariage du mot «université», cette usine pérenne du savoir et de la transmission, avec le qualificatif de « foraine », mot venu de la foire qui sous-entend l'éphémère, le nomade. Mais rien de tel pour le dialogue et la rêverie que le mariage des contraires, la complicité des contradictions, le rapprochement de deux langages, la rencontre entre un parapluie et une machine à coudre, l'amitié entre la carpe et le lapin.

Et, présentement, la complicité entre un architecte, Patrick Bouchain, et un saltimbanque, Igor, à l'origine de cette université foraine d'autant que l'architecte s'avère être aussi un saltimbanque et le forain un bâtisseur de baraques. JP Thibaudat »

**LES RÉFÉRENCES
DE L'UNIVERSITÉ FORAINE**

/ 6



PROJET RÉFÉRENCE

120 X 120

Le Campement à Saint-Jacques-de-la-Lande

120x120 mètres : c'est la taille d'un lopin de terre, quartier de la Morinais à Saint-Jacques-de-la-Lande près de Rennes.

En 2000, ce "120x120" était encore entouré de verdure, de champs, de vaches et de traces vivantes d'une époque en voie de disparition.

Le travail mené par Notre atelier commun a prolongé celui entamé par "la forêt des délaissés", il a même permis de mettre en application les réflexions menées. Dans ce sens, des études historiques du bâtiment et du terrain, des études géographiques, sociologiques, botaniques, d'occupation-usage ont été menées, des études de faisabilité et un schéma directeur ont été présentés.

Notre Atelier Commun a donc proposé de donner à ce site une âme et d'y installer, sous la houlette de l'équipe Dromesko, un "campement" d'artistes avec leurs travaux, leurs chantiers, leurs représentations, leurs amitiés, leur questions, d'y installer nos structures et d'en faire un lieu de production, de représentations, de répétitions, de créations, un lieu de réflexion artistique, politique, économique et sociale sur la pratique et le sens de l'art aujourd'hui.

Bref, un espace public où artistes et public se rencontrent, se croisent et vivent autour de l'art et des questions de société.

Aujourd'hui, les champs et les vaches ont disparu, le béton a repoussé plus loin le paysage champêtre et du même coup la palissade du "campement de base" amputé de la moitié de son terrain mais cet îlot de résistance a permis l'installation en lieu et place de ce 120x120 de l'école foraine de la commune.







PROJET RÉFÉRENCE

PERMANENCE ARCHITECTURALE

l'atelier électrique à Tourcoing

Comment, en faisant le petit acte de conservation et de reconstruction de soixante maisons, créer les conditions de la refondation d'un quartier qui va à son tour essayer sur la vaste surface d'un « écoquartier » bâti sur la table rase ?

Dans le cadre de l'écoquartier de la zone de l'Union, NAC s'est mis au service d'un groupe d'habitants regroupés en association (Rase pas mon quartier). Un ancien local d'activités est devenu le lieu du projet et de la permanence architecturale : l'Atelier électrique.

Ouvert tous les jours de semaine, il est à la fois lieu de travail pour les maîtres d'œuvre, lieu de présentation du projet et de ses évolutions sous la forme d'une très grande maquette compréhensible par les habitants, lieu de rencontre pour les « conversations » qui traitent des sujets « ordinaires » de la ville (handicap, mérule, réseaux, jardins, etc.), lieu de pédagogie de la construction pour les enfants mais aussi pour les futurs habitants...

Prolongeant l'Atelier, la friche a été jardinée en limitant l'intervention au traçage de sentiers et à la mise en valeur de la flore existante.

L'atelier est devenu le centre d'un quartier en pleine mutation mais attaché à ses racines. Anciens et nouveaux habitants s'y sont retrouvés pour bâtir leur projet commun.

L'une des maisons à reconstruire a été confiée à un lycée professionnel du bâtiment qui a pu le gérer avec ses enseignants et ses étudiants comme un projet pédagogique en taille réelle.

C'est surtout à partir de ce modeste projet (60 maisons existantes dont trente à reconstruire) qu'ils ont pu peser sur la destinée d'un immense « écoquartier » qui se construisait en leur tournant le dos.



PROJET RÉFÉRENCE

LE 1% SOLIDAIRE

la Condition Publique à Roubaix

Dans le cadre de la réhabilitation de l'ancienne filature en lieu de culture, Notre atelier commun a accompagné le travail de l'artiste botaniste Liliana Motta sur les toits de la Condition Publique ; puis a conçu une exposition pour la préfiguration du C.I.A.P. de Roubaix (centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine). En plusieurs décennies, les toitures-terrasses de la Condition Publique se sont entièrement couvertes d'une végétation sauvage. Sur les graviers répandus pour l'isolation, se sont d'abord déposées les poussières de l'industrie, puis des graines, portées par le vent, les oiseaux et les cheminées de ventilation des entrepôts où l'on ouvrait des balles de laine. Année après année, par strates et pourrissements successifs, un substrat s'est formé, capable de supporter une végétation résistante, sans que l'homme s'en occupe.

L'intervention de l'artiste botaniste Liliana Motta a révélé l'histoire de cette reconquête de la nature sur l'industrie. L'idée est généreuse, il faut que le public ait accès au toit de la Condition Publique, voie cette reconquête naturelle sur un bâtiment industriel, et découvre en même temps la ville d'un point de vue unique. Au-delà de la simple restauration du monument historique, nous créons magie et émerveillement. Liliana Motta consulte des ingénieurs agronomes, des écologues, avant de concevoir un espace divisé en deux : une partie aménagée et une partie laissée en l'état.

Un premier espace : la terrasse de la halle A, sera dédiée à l'observation, un jardin de près de 1300 mètres carrés où le visiteur peut, en se promenant, découvrir chaque plante. Inaccessible au public, la terrasse de 2800 mètres carrés de la halle B est transformée en un espace ouvert à la recherche pour l'université de Lille-I.

Les travaux de ces terrasses seront confiés à une association locale, la Ferme aux Loisirs, qui rassemble des animateurs sociaux, des universitaires et des personnes en cours de réinsertion sur un chantier-école.

Pour que l'étanchéité du toit puisse être refaite, il fallait au préalable enlever toutes les plantes et les terres, une par une, motte par motte. Or, la terrasse ne pouvait supporter le poids d'une machine.

Tout le travail devait donc être fait à la main, avec des outils de jardinage classique. « J'ai pensé à une association, raconte la botaniste, car l'opération est techniquement simple, mais demande beaucoup de bras et d'engagement. Nous avons contacté la Ferme aux Loisirs, voisine, pour expliquer notre projet et inciter l'association à répondre à l'appel d'offres. La dimension écologique et pédagogique les a intéressés, mais ce dont ils avaient le plus envie, c'est de participer à un grand chantier dans leur ville. »







PROJET RÉFÉRENCE

LE LABORATOIRE DU DEHORS

l'Académie Fratellini à Saint-Denis



Dehors, en dehors, au dehors.

Je ne m'étais pas rendu compte jusqu'ici de cet avantage sauvage et néanmoins cultivé du dehors...

S'il est en effet aujourd'hui plus commode, plus facile, voire plus habituel, de faire, de s'agiter, de viser le propre sans répit et en toute certitude, rares finalement sont les expériences comme celle de ce Laboratoire du doute, où il est question d'interroger notre place au devant du vivant : dehors.

La clef est là, dans le peu, le rien.

Il nous faut nous en instruire avant d'avoir entrepris l'ultime ménage dans cette nature toujours plus rare et si manifeste en ville et trop évidente en campagne.

Le plaisir discret de passer par là tiendrait-il à cette légèreté d'ailantes exubérantes, de clématites et autres vagabondes en liberté en pied d'ouvrage?

Que serait la ville sans ce dehors ? Que serait la ville dans un lieu où tout serait policé, aménagé ?

Il n'est pas question de jardin comme en face ou ailleurs, et peut-être finalement pas plus de jardinage, mais de dégagement commode, d'amusement complice, de déménagement, de vie douce et criante, de laisser pousser. Sébastien Argant







PROJET RÉFÉRENCE

LE CHANTIER, ACTE CULTUREL

le Channel à Calais

LA MAISON COMMUNE

La première condition et le premier acte, c'est la construction et l'aménagement par les entreprises de la maison commune, espace où vont se croiser entrepreneurs, ouvriers, maître d'ouvrage, maître d'œuvre, futurs utilisateurs et public.

LE RÉEMPLOI

Réalisée avec peu de moyens, en utilisant des matériaux usagés trouvés dans les rebuts des stocks des entrepreneurs (charpentes, bardages, menuiseries ...), la maison commune ne doit pas être plus onéreuse que son équivalent en location de préfabriqués pour la durée du chantier.

LE PARTAGE

La maison commune est un lieu chaleureux et convivial où tous peuvent se retrouver pour boire un café ou un verre, fêter un anniversaire, tenir une réunion, présenter le projet ou faire une fête.

LA CULTURE

La maison commune est le lieu d'une activité culturelle intense, avec programmation de spectacles, de concerts ou d'expositions.

LA TRANSMISSION

La maison commune est « habitée » par une structure culturelle, un tenancier de bar ou de restaurant, des étudiants en stage présents à la fois pour apprendre et pour expliquer, des maîtres d'œuvre...

L'OUVERTURE

Le chantier est ouvert au public ; il doit être en permanence montré, visité, expliqué et doit servir à la fois de décor et de personnage principal à l'action culturelle qui va l'accompagner.

LE PROJET

Ouvert au public, le chantier s'explique donc : expositions, conférences ou colloques sur les métiers de la construction, mais aussi sur la finalité du projet : à quoi va-t-il servir, comment a-t-il été programmé... Il est visité par des élèves de la maternelle aux universités en passant par les collèges ou les lycées, mais aussi par les associations ou le simple passant.

LA MAIN D'ŒUVRE

L'acte de constructeurs est mis en scène, soit dans les grands moments, comme une levée de charpente, soit comme décor ou support d'interventions artistiques liées aux états successifs du chantier. L'ouvrier y est regardé comme porteur d'un savoir-faire.

Chaque chantier raconte ainsi l'histoire du travail, de la main-d'œuvre et des techniques ; il forme, il transforme, il éduque et il fête ; il est la vie même et ouvre ainsi le large champ de la Haute Qualité Humaine (HQH).





PROJET RÉFÉRENCE

CONSTRUIRE EN HABITANT

la maison de Sophie à Boulogne-sur-mer

Comment reconstruire une population abandonnée en reconstruisant son quartier ?

Soixante maisons locatives en habitat social devaient être détruites dans le cadre d'un grand projet ANRU sur une frange du quartier du Chemin vert, rue Delacroix : maisons jamais entretenues, population oubliée et marginalisée.

Notre Atelier Commun a proposé ici d'aller plus loin qu'à Tourcoing dans la permanence architecturale : Sophie, jeune architecte, est allée vivre et travailler dans un studio rénové par elle au milieu de ces maisons.

Elle a prouvé ainsi aux habitants la réalité du projet de rénovation de leur quartier. Elle les a impliqués dans ce projet (choix des couleurs des maisons, choix des aménagements et des éléments de finition intérieure). Les entreprises ont employé certains habitants de la rue en formation ou en insertion.

Une commande artistique est en cours dans le cadre des Nouveaux commanditaires de la Fondation de France avec l'architecte japonais Kinya Maruyama.

Sophie a fait de sa maison et de son jardin des lieux ouverts au quartier, y a développé de nombreux ateliers thématiques, a créé des occasions pour rétablir le dialogue entre certains habitants de la rue et entre ces habitants et l'Office HLM.

Sa présence sur place a aussi permis de gérer un chantier sensible de renouvellement urbain sans déplacement des habitants, en les impliquant au contraire dans les travaux de rénovation de leur propre habitat. Cette démarche, moins coûteuse sur le plan des travaux contrairement aux idées reçues, s'est avérée beaucoup plus humaine que les traditionnelles opérations « à tiroirs ».



Studio

STUDIO

STUDIO

STUDIO

STUDIO

STUDIO

PROJET RÉFÉRENCE

LA FRICHE BELLE DE MAI

la société coopérative à Marseille

Patrick BOUCHAIN avec la SCIC BDM, SFT et la participation de NAC, met en place depuis 2004 un projet politique, culturel et urbain démontrant une forme inédite de transformation de la ville.

En 2008, l'îlot 3 de la Friche de la belle de mai à Marseille, occupé jusqu'alors par un collectif de structures artistiques, a été mis à disposition par la mairie de Marseille, propriétaire du site depuis 1994, via un bail emphytéotique.

La transformation de la Friche implique un changement de statut. La ville reste propriétaire des lieux, mais confie la responsabilité foncière à la S.C.I.C. Friche Belle de Mai.

La Société Coopérative d'Intérêt Collectif (SCIC), présidée par l'architecte Patrick Bouchain, a été fondée pour poursuivre et amplifier la mutation de ce véritable quartier de ville. Composée du regroupement des résidents, elle offre un mode d'administration à la fois plus démocratique, plus représentatif et plus dynamique. La relation au territoire et à son usage s'en trouve bouleversée. Les acteurs du site deviennent ainsi producteurs de leur propre développement.

45 000M2 POUR 45 ANS EN PLEIN CŒUR DE LA VILLE.

L'objectif n'est pas le développement d'un équipement, mais le développement du territoire sur lequel il est implanté.

«Notre ambition est de démontrer que nous n'investissons pas un bâtiment, mais un morceau de ville», déclare ainsi l'architecte Patrick Bouchain qui accompagne la mutation de la Friche. «Nous allons transformer ce morceau de ville et prouver que ce projet culturel fait partie du projet urbain». La SCIC entend développer un modèle économique, capable de maximiser l'investissement public en mutualisant, autant que faire se peut, les fonctions et les dépenses, mais aussi en croisant d'autres modes de financements et d'autofinancements, notamment par la concession de droits d'utilisation pérenne pour des activités ayant leur propre modèle économique (logements, commerces, cinémas..).

Ce quartier, tout en restant centré sur son projet artistique, va s'ouvrir à des organismes sportifs et socioculturels, à des services privés aux personnes, à des commerces de proximité et culturels, à du logement et de la résidence hôtelière... Ce lieu n'a pas d'autre projet que d'être occupé, de fonctionner, de se transformer en marchant .







PROJET RÉFÉRENCE

LE 1% SCIENTIFIQUE

aux Bains de Bègles

Pendant la durée du chantier de rénovation de la piscine municipale de Bègles mené par l'agence Construire, Notre atelier commun a proposé à la ville le principe du 1% scientifique. Tout chantier public devrait être l'occasion de la transmission directe des expériences et d'un savoir public. C'est la stratégie des 1%. Il s'agit de rassembler et de faire communiquer entre elles, dans le temps réel du chantier, le plus de personnes ouvertes et compétentes, chacune dans son activité, y compris celle d'utilisateur et d'habitant. Le 1% scientifique a été mis en place à Bègles sous l'égide de F. Ribereyre de l'institut EGID Université Bordeaux 3.

La réglementation des piscines nous oblige à rendre l'eau du bain désinfectée et désinfectante (décret 81-324 du 07/04/81) donc « morte », et à évacuer cette eau en permanence aux égouts à raison de 30 litres minimum par jour et par baigneur (arrêté du 07/04/81). Ceci suppose, sur notre opération, un rejet d'eau « morte » de l'ordre de 10 à 15 m³/jour qui a comme particularité de tuer les bactéries environnantes et donc d'amenuiser l'efficacité des stations d'épuration et d'engendrer une forme de pollution. Partant de ce constat, nous avons décidé que l'eau rejetée aux égouts serait « remise en vie », d'une qualité équivalente à de l'eau de pluie et donc envoyée vers le réseau Eaux Pluviales. Pour ce faire, la procédure consiste à filtrer les particules organiques mortes puis à déchlorer totalement cette eau, pour ensuite la diluer avec un volume environ 5 fois supérieur et enfin la faire transiter par une zone en vie (faune et flore) avant son rejet au réseau.

Un volume d'eau filtrée de 10 à 15 m³/jour alimente donc un bassin de remise en vie de 50 m³ par une extrémité. Ce bassin de 25 m de long par 2,5 de largeur et 80 cm de profondeur forme « chute d'eau » à son alimentation pour évacuer le chlore gazeux. Le chlore en suspension sera, lui, fixé sur des éléments organiques (branchages) disposés dans le premier tiers.

Sur les deux tiers restants, des bacs immergés accueillent des plantes aquatiques spécifiques qui achèvent le processus de remise en vie.

Les plantes sont utilisées pour éliminer, contenir ou rendre moins toxique l'eau chlorée par le pouvoir de fixation et d'absorption de leur système racinaire. Ainsi la plante verte devient un système de pompage et de filtration. Les plantes et leurs racines peuvent donc créer un environnement plus riche en activité microbienne. L'atelier de Phytoremédiation, avec des étudiants et un conseil scientifique, s'est déroulé sur le lieu même du chantier et pendant toute sa durée, de septembre 2005 à avril 2006.

APPROPRIATION LE DOMAINE DES POSSIBLES

selon Patrick Bouchain / ArchiSTORM - chronique #7 - juillet 2012

Pour une ville appropriée

« L'expérience et l'histoire nous apprennent qu'il n'y a pas création de formes sociales et de rapports sociaux sans création d'un espace approprié »¹

Des paroles, et des actes ! Après avoir posé, dans ces pages, les balises d'un champ d'action pour faire la ville autrement, fendant les haies entre propriété et appropriation, Patrick Bouchain et sa joyeuse troupe de « cultivateurs urbains » posent un pied dans le domaine des possibles...

Cet été démarre en effet l'Université Foraine à Rennes, un lieu de la « permanence architecturale ». Il faudra se faufiler entre les folles herbes du plausible, repérer les graines de déjà-là, et fortifier les pousses du désir... À nos pioches et tuteurs, approprions-nous nos villes !

Éloge de la trace

« Ordures et marques résultent du même geste de salissure, de la même intention d'appropriation, d'origine animale. »²

Comme les animaux marquent leur territoire, nous laissons -volontairement ou non- des traces derrière chacune de nos actions : empreinte ou odeur qui inscrivent notre présence dans l'espace. « Qui vient de cracher dans la soupe la garde pour lui ; nul ne touchera plus à la salade ou au fromage qu'il a ainsi pollués. Pour conserver quelque chose en propre, le corps sait y laisser quelque tache personnelle : sueur sous le vêtement, salive dans le mets ou pieds dans le plat, déchet dans l'espace, fumet, parfum ou déjection, toutes choses assez dures... [...] : le propre s'acquiert et se conserve par le sale. »³ Mais faut-il pour autant salir les choses pour se les approprier ? Dans le graffiti, qui est une forme d'appropriation, une des pratiques appelée le « clean tag » consiste à inscrire une trace dans la couche de poussière d'une surface.⁴ Attirant le regard sur des espaces délaissés, cela a souvent pour conséquence le nettoyage complet de l'endroit... Alors, salir pour s'approprier, ou agir pour faire vivre la ville ?

De plus, la trace n'enrichit-elle pas le lieu, plutôt que de le dégrader ? Une « vacance d'usage », empreinte d'une activité passée, est souvent plus porteuse de sens qu'un espace neuf et immaculé. Un lieu abandonné n'est jamais vide, mais porteur d'histoire, tout en étant libre et ouvert à l'usage. Dans ce cas, la trace peut donner envie au suivant de prendre place... Comme pour le cirque, qui emplit l'espace le temps d'une représentation, et laisse après lui la possibilité d'un autre usage.

1 Henri Lefebvre, Le droit à la ville, p.268.

2 Michel Serres, Le Mal propre. Polluer pour s'approprier ? Le Pommier, 2008, p. 43.

3 Ibid., p.7.

4 Cf. Ossario, d'Alexandre Orion, à Sao Paulo en 2006. Ce mouvement est un casse-tête pour la police, qui ne peut arrêter des individus qui nettoient la voie publique...

« Si l'espace interstitiel ne correspond pas toujours à un espace vide, c'est néanmoins toujours un espace libre, mais de cette liberté qui résulte du vide laissé par la non-affectation, habituellement temporaire, d'un lieu. »⁵

Délaissés et déjà-là

Les délaissés sont justement ces espaces interstitiels ou résiduels⁶, chutes du découpage fonctionnel de l'espace. Ce sont les mondes « impensés » de la planification, qui laisse de côté les fins réseaux de la mémoire et des histoires entrelaçant les lieux à la vie en commun. Pétris de traces, naufragés du présent, ces lieux porteurs de possibles sont dans un état d'exception latente. C'est là qu'il faut reconquérir la liberté d'expérimenter la ville, en rendant usage et sens aux espaces existants.

Dans les délaissés paysagers, appelés « terres vaines, vagues et sans maître », la reconquête naturelle se met en marche : le monde animal et végétal reviennent petit-à-petit, réparant les actions de l'homme par « phytoremédiation » sauvage. Ne peut-on pas s'en inspirer pour le bâti ? Opérer une reconquête, en conservant l'existant et le réparant lentement ? En ouvrant à l'expérimentation les dizaines de milliers d'hectares que l'aménagement du territoire met au rebus, la réappropriation collective de l'espace transformerait ces « déchets » en ressource. La situation physique, économique et juridique des délaissés légitime une « socialisation » inventive, une appropriation du sol qui délivrerait ces lieux de la propriété, dans une fabrique urbaine attentive au « déjà-là », à l'existant.

Moins de propriété, plus d'appropriation

« La vie n'est donnée en propriété à personne, en usage à tous. »⁷

L'espace public est un lieu où se manifeste le commun : personne ne possède sur lui plus de droits qu'aucun autre. Son amenuisement menace la richesse des expressions, manières, mots et gestes de la solidarité et de l'hospitalité humaine. Peut-on y produire une forme de vie écartant la propriété au profit de l'usage commun des choses ?⁸

Tout équipement public devrait être ouvert à tous, et autorisé à chacun pour son usage particulier. Cette forme de propriété commune existe : au-delà des possessions individuelles, la rue, les places, les infrastructures de transports ou même la forêt sont des propriétés collectives, mobiles, indivisibles, voire invisibles : le terme de propriété n'y fait plus sens. Dans un théâtre ou une gare, l'usage est souverain et indépendant du sentiment de propriété.

Si l'on revient aux animaux, regardons les chiens en ville : ils n'ont pas chacun leur territoire, mais naviguent tous sur les territoires des autres. Les abeilles butinent au-delà de la clôture du terrain sur lequel est fixée la ruche. Autour d'elles, forêts et champs sont riches de fleurs sauvages, elles iront en recueillir le sucre avant que le fruit n'apparaisse, travaillant au nez et la barbe de tous les propriétaires : le leur, celui du terrain butiné, et celui du terrain de la ruche, ignorant le lieu de glanage de ses locataires. Sans propriété, elles s'approprient l'espace, tout en l'enrichissant.

5 Gustave-Nicolas Fischer, *Psychologie sociale de l'environnement*, chapitre « Les espaces sociaux parallèles », Dunod, 1971, p. 201.

6 Cf. Patrick Degeorges et Antoine Nochy, *La forêt des délaissés. L'impensé de la ville*, sous la direction de Patrick Bouchain, 2002.

7 Lucrèce, 971

8 Cf. Giorgio Agamben, *De la très haute pauvreté. Règles et formes de vie*. Rivages, 2011.

Construire et se construire

« Nids, terriers, bauges, niches écologiques... [...] Lieux souvent secrets, cachés, sombres, enterrés, perdus... où mangent, dorment, hibernent, s'accouplent, mettent bas, naissent, bref, survivent ces vivants : sont-ils propriétaires ou locataires de ces lieux ? »⁹

N'est-ce pas dans l'usage quotidien des choses, que l'espace et la vie prennent sens ? Animal ou humain, on s'approprie un espace lorsqu'on y mange, dort, aime et accueille. Le squatt, qui fait « disjoncter le rapport strict entre propriété et appropriation »¹⁰, est de ce point de vue très instructif. Le squatteur investit très vite l'espace de vie qu'il occupe : nettoyage, réparation, peinture... l'affirmation de soi dans l'espace permet d'en faire un espace à soi.

« [les terrains vagues dans l'espace urbain] vont être investis par des groupes, souvent marginaux ou déviants, qui vont se les approprier suivant un style d'occupation qui leur en donnera la maîtrise. [...] Ces espaces parallèles sont [...] des espaces d'adaptation ou de réadaptation qui montrent comment des groupes s'y prennent pour se reconstituer individuellement ou collectivement dans un contexte de désappropriation. »¹¹

Par la seule préhension d'un espace de vie, ces lieux délaissés encouragent des groupes eux-mêmes « délaissés » à la réintégration d'une vie sociale.

« À la marge se développent des processus sociaux qui permettent aux individus de resocialiser le tissu même qui les désocialise. »¹²

Cette reconquête « naturelle » est donc également sociale et économique. C'est une appropriation intellectuelle et manuelle, « d'intérêt général », qui permet de s'enrichir socialement. C'est ce que Jean-Loup Gourdon appelle la « petite appropriation » : « Quand on a peu d'argent, ou pas du tout, mais pour soi le temps de la vie, son travail, ses savoir-faire et l'apport d'une famille, d'un groupe solidaire, alors il faut pouvoir trouver en face de soi un dispositif institutionnel de formation du bâti et de la ville dans lequel on puisse entrer avec peu de moyens et peu à peu. [...] Par là se trouve définie la « petite appropriation », par laquelle il faut entendre que les moins riches de nos concitoyens puissent prendre possession de l'espace urbain au même titre que les autres. »¹³

Il est temps de mettre en acte ce mode de production alternatif de la ville, encourageant les habitants à participer pleinement et quotidiennement à la production de leur cadre de vie. Une démocratie participative et productive doit vivre dans les interstices des périmètres d'aménagement.

Cultiver sa ville

« Les «jardins ouvriers», détestés du patronat, n'ont pas pour seul but d'offrir au salarié des villes un peu plus d'air pur, une aide alimentaire contre la cherté de la vie, mais une sorte de réhabilitation par le contact avec le sol » .¹⁴

Au XIX^{ème} siècle, pour accompagner les mutations des pratiques agricoles liées à l'essor industriel, des organismes de gestion coopérative se sont créés, comme le crédit agricole mutuel. C'est dans ce cadre qu'on a encouragé et codifié la constitution de jardins familiaux. Ces pratiques d'auto-réhabilitation ont été encouragées par la législation, et financées par des subventions publiques.

9 Michel Serres, *Le Mal propre. Polluer pour s'approprier ?* Op. cit., p.6.

10 Gustave-Nicolas Fischer, *Psychologie sociale de l'environnement*, op. cit., p. 214.

11 Gustave-Nicolas Fischer, *Psychologie sociale de l'environnement*, op. cit., p. 203.

12 Gustave-Nicolas Fischer, *Psychologie sociale de l'environnement*, op. cit., p. 196.

13 Jean-Loup Gourdon, « Éloge paradoxal du bidonville », *Libération*, 11 février 1994.

14 Marguerite Yourcenar, *Quoi ? L'Éternité*, Gallimard, 1988, p.299.

Ne pourrait-on pas envisager la même chose pour un morceau de ville ? Si on s'occupait de la ville comme de l'agriculture : faire vivre un territoire sans le posséder, mais vivre de ses fruits ?

La France étant forestière jusqu'au XVIIIème siècle, le code civil rédigé en 1804 s'est appuyé sur des textes régissant des pratiques rurales et agricoles. C'est dans ce cadre que s'est établie l'idée qu'un agriculteur pouvait exploiter une terre ne lui appartenant pas, à la condition de céder une partie de ses récoltes à son propriétaire. Un locataire peut donc faire fructifier une terre et s'enrichir sur ses fruits sans la posséder. Pourrait-on habiter un logement comme le paysan cultive un terrain ?

Des outils existent en ce sens : les SCOP, SCIC, BEA, SIEG et autres tuteurs juridiques pour, enfin, faire pousser la ville. Le bail à complant, est par exemple une disposition qui permet à un agriculteur exploitant la vigne d'un autre propriétaire, d'améliorer la qualité du terrain qu'il cultive, même s'il n'est pas en sa possession. En accord avec le propriétaire, il peut prendre en charge la replantation de la vigne. Le « locataire », ici, est donc encouragé par la loi à modifier et bonifier le lieu qu'il utilise. Ce qui brouille les limites classiques du droit, puisque le propriétaire devient redevable envers le locataire... Le B.E.A., Bail Emphytéotique Administratif, utilisé par des grandes instances publiques, en est presque directement issu. Son nom vient du droit rural romain : l'emphytéose, du grec *ἐμψυτεύσις* (*emphuteusis*), signifiant « action de planter ». Ce bail confère au preneur un droit réel sur la chose donnée à bail, à charge pour lui d'améliorer le fonds et de payer un loyer modique. En échange, en fin de bail, les améliorations du terrain bénéficient au bailleur, sans que ce dernier ait à indemniser l'emphytéote : une forme de délégation de service public envers la société civile.

Sur le modèle du Crédit agricole, ne pourrait-on pas imaginer un «Crédit Citadin», mutualiste et décentralisé, dont l'objet serait l'aide à la vie, au logement, et à «l'enseignement citadin» ? Si on dressait les lignes d'une «Politique Citadine Commune», au même titre que la «Politique Agricole Commune» ? Pourrait-on concevoir une activité d'appropriation urbaine, qui au même titre que l'agriculture, répondrait aux besoins de son cultivateur, contribuerait au développement de la cité, et à la beauté du paysage ? Ce crédit favoriserait l'appropriation et la mutation de nos villes par ses habitants et aiderait la transmission de ces pratiques.

Le Campement

Et si cette rubrique se transformait en une pratique publique ? Un « chantier ouvert au public », sur le principe du campement dans la construction ? Ouvrons un « chantier républicain » : comme avant sur les chantiers des cathédrales, participons à la vie urbaine pendant le temps d'une opération ! «Toute notre civilisations est fondée sur la spécialisation, laquelle implique l'asservissement de ceux qui exécutent à ceux qui coordonnent »¹⁵ Contre la spécialisation et l'exécution, pour l'expérience partagée et l'interprétation : outillons-nous, et passons à l'acte !

15 Simone Weil, *Réflexion sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, Gallimard, 1955 [écrit en 1934].

Tout le monde savait que
c'était impossible.
Il est venu un imbécile qui ne
le savait pas et qui l'a fait.

Marcel PAGNOL



LES INSTIGATEURS / JANVIER 2012

Pierre BERNARD,
Patrick BOUCHAIN,
Anne DEBARRE,
Sébastien EYMARD,
Loïc JULIENNE,
Liliana MOTTA,
Jean-Pierre THIBAUDAT,
Sébastien THIÉRY,
Igor et Lily La volière Dromesko,
...

**— NOTRE
ATELIER
COMMUN**

La ferme du Haut-Bois
Rue du Haut Bois
35136 Saint-Jacques de la Lande
02 99 35 35 60
ufo@universiteforaine.fr
universiteforaine.fr



**— NOTRE
ATELIER
COMMUN
2012**

L' UNIVER SITE FORAINE